



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Habit à poches ouvertes, Cravattes en cœur, Pantalons en soie des Indes ecru, Chapeau
 très évidé garni d'étoffe d'Argent, bordaloue en torsades, Des magasins de Gérard
 Successeur d'Imbault Rue Vieuvienne N.º 20. Coupe de cheveux de M. Foucher Rue de Valois N.º 8.
 Costume d'Enfant: petite Veste Anglaise en drap garnie de tresses plattes et de boutons de soie.



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Chapeau de paille de riz orné de Pivoines, Canexon de batiste plissé à petits
plis et garnie de valenciennne

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

M. ALEXANDRE.

QU'EST ce monsieur? va-t-on dire. D'où sort-il? d'où vient-il? Quelle contrée l'a vu naître? que fait-il? Comment se trouve-t-il à la mode? Voilà bien des questions, mais nous pouvons y répondre.

M. Alexandre est un jeune homme blond, d'une figure agréable, bien pris dans sa taille et ayant de bonnes manières. Il est français, il arrive de Londres après avoir parcouru l'Allemagne, l'Italie, la Russie, et aujourd'hui, au moyen d'arrangemens pris avec le théâtre de MADAME, il va donner une suite de représentations, et faire connaître le genre de talent auquel il doit la célébrité qui le précède dans notre pays.

Ce talent est en effet fort singulier, et bien capable d'attirer la foule au théâtre que M. Alexandre a choisi. Pour se faire connaître sans le secours d'aucun artifice, de ces accessoires que les comédiens emploient pour changer leurs traits, leur donner une expression convenue, il fait prendre à son visage une physionomie toute différente de celle qu'on lui connaît. Il imite la nature au point que vous retrouvez en lui les portraits de vos parens, de vos amis, de vos connaissances; à chaque instant il peut renouveler la scène de Garrick et du peintre Hossgachrt.

C'est un grimacier, va-t-on dire. Nullement! M. Alexandre a su éviter l'écueil qui l'attendait. Il y a de l'étude, du génie même dans tout ce qu'il fait, et l'on ne saurait lui refuser la qualité d'artiste. Véritable peintre, il sait modeler sa physionomie comme un autre sait animer sa toile; mais avec cette différence, qu'il n'a pas besoin de se voir pour être certain de l'effet qu'il produit. Il *sente* sur son visage qu'il a pris tous les traits qu'il veut représenter. Dans le même moment il va être un élégant de la Tamise ou des bords de la Seine; un gentilhomme irlandais ou un habitant de la Gascogne; un malheureux mourant de faim ou un gros milord bien replet; une jeune fille douce et timide ou un spectre épouvantable; un malheureux à la fois borgne, bossu, boiteux et manchot, ou un élégant dans le dernier genre. En causant avec vous il se rendra compte des jeux de votre figure; il deviendra un autre vous-même. Déjà plus d'un personnage en réputation à Paris, a été observé par M. Alexandre; ce n'est pas sans crier merveille que nous avons vu un jeune homme bien fait, frais et à l'œil spirituel, devenir, par un simple mouvement musculaire, l'auteur de la *Petite Ville*, qui n'est ni beau, ni jeune, ni frais, ni bien fait, comme tout le monde sait.

Avec une disposition si bizarre, avec le désir de perfectionner cette qualité qu'il doit à la nature, M. Alexandre a

dû être le héros de beaucoup d'aventures singulières ; nous en connaissons plusieurs. Il avait été adressé à Walter-Scott ; il se présente chez l'auteur du *Château de Kenilworth* avec deux lettres à la main. Il remet la première, mais pendant que Walter-Scott la parcourt dans l'embrasure d'une croisée, M. Alexandre disparaît, et c'est un hideux bossu qui se charge de remettre la seconde. Qu'on se figure l'effroi du romancier ; il fut obligé de demander un verre d'eau à son épouse pour se remettre ; mais émerveillé de l'adresse du jeune français, il se fit un plaisir de le faire connaître, et l'aida même dans quelques autres aventures.

Walter-Scott avait pour ami le vieux docteur Taglor, vieillard aimable, mais décrépît, jaune, ingambe, enfin accablé de vieillesse et d'infirmités, mais adoré de ses paroissiens. Il prend un matin fantaisie au vieux docteur de laisser à ses ouailles un gage de sa bienveillance, et d'aller, chez le plus fameux sculpteur du pays, commander un buste qui doit le rappeler à la mémoire des bons villageois. L'artiste se prête avec la plus grande obligeance au désir du bon docteur. Cinq séances, d'une heure chacune, sont consacrées à la confection du modèle ; enfin il est achevé, d'une extrême ressemblance. Le sculpteur se réjouit, mais le docteur n'est pas content. Il ne trouve pas que l'expression de sa physionomie soit vraie, bien exacte ; l'artiste insiste, prouve. — « Hé je vous dis que » ce n'est pas moi, s'écrie d'une voix de tonnerre un grand » jeune homme qui prend tout-à-coup la place du docteur ! » Le sculpteur, effrayé d'abord, sut qu'il avait eu affaire à M. Alexandre. Enchanté de ce tour piquant, il obtint du physionomane français de faire son buste véritable. Les deux morceaux furent exposés en même tems, et attirèrent sans cesse la foule à la galerie de Londres, où ils se trouvent, assure-t-on, encore. Ce trait sut faire connaître une autre qualité du talent de M. Alexandre, c'est de conserver la figure qu'il se donne autant de tems qu'il le veut ; une journée entière si le besoin l'exigeait. Il boit, parle et mange sans que ses traits reprennent le moins du monde leur situation naturelle.

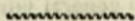
Sa voix est naturellement douce, cependant il sait l'enfler au point que nos plus fortes basses-tailles ne lutteraient pas avec lui. On avait parlé de ce talent singulier au vieux prince

de Meklenbourg-Strelitz, qui était très-sourd. — « Je ne » pourrai pas entendre toutes ses folies, avait-il dit, je ne » veux donc pas le voir, pour n'avoir pas de regret. » — « Son » Altesse m'entendra, avait dit M. Alexandre ! » Et sur cette espèce d'assurance le prince avait eu la bonté de se laisser conduire au spectacle. Le jeune acteur s'arrangea de manière à ce que Son Altesse ne perdît pas une de ses paroles. Ce qui faillit amener des scènes fort singulières dans le palais. Le prince ne voulait plus être sourd, et prétendait que ses courtisans faisaient exprès de parler bas.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes les anecdotes auxquelles le talent original de M. Alexandre a donné naissance. Mais le voilà à Paris, ses biographes l'attendent, et se chargent de le faire connaître davantage. Nous voulions, nous, en parler les premiers, et nous sommes satisfaits.

La constance en mode semble être un sentiment hors nature féminine, et pourtant ne voilà-t-il pas qu'il nous est survenu une fixité de goût vraiment désespérante pour nous de qu'il on doit attendre toujours du nouveau *n'en fût-il plus au monde* : quand nous reparlerons canezous et volans, bien que volans et canezous comprennent aujourd'hui toute la science et l'étendue de la mode, nous sentons qu'on désire, qu'on se croit même en droit d'exiger quelque chose de plus encore ; et que cette éternelle répétition de costumes fatigue la vue, sinon le goût de celles dont la toilette même ne se compose depuis longtemps que de canezous et de robes à volans. Que faire, cependant ? attendre les trois premières brillantes représentations qui vont avoir lieu très-incessamment sur nos grands théâtres, et se contenter jusque-là de savoir que les chapeaux en paille de riz sont ornés de fleurs ou plumes mélangées bleue et jaune ; que les pailles d'Italie sont garnies de rubans écossais de quatre et cinq francs l'aune ; que plusieurs nœuds en rubans sont quelquefois placés sur le derrière de la tête et si bas et si rapprochés, qu'ils couvrent la passe de manière à imiter les bavolets qui se placent aux capotes, et que ces dernières sont toujours garnies d'un demi-voile en blonde, souvent placé au dessous d'une double ruche en tulle de soie.

Que nos jeunes abonnées prennent donc patience, nous leur avons promis des choses charmantes et nous nous mettons en mesure de tenir nos promesses. En ce moment le burin travaille sans relâche pour les satisfaire : *Encore quelques jours*, disait un prophète, *et Ninive sera détruite* ; et nous, nous disons au contraire : *Encore quelques jours*, et l'on verra apparaître une série de choses délicieuses et d'un goût tout à fait *hors ligne*, et cela sans préjudice aux brillantes toilettes qui paraîtront à nos théâtres royaux et dont nous nous empresserons de donner la description. Quelle espérance plus douce pouvons-nous offrir en compensation de la pénurie actuelle ?



ÉCOLE DE M. AUDOYER, PASSAGE DE L'OPÉRA.

On rencontre tant de charlatans dans ce bas monde ; on est la dupe de tant d'intrigans, qu'il n'est pas étonnant que les gens de talent soient quelquefois méconnus. La méthode de M^r Audoyer, pour apprendre à écrire parfaitement en un petit nombre de leçons, avait pu être jugée légèrement d'abord, mais son excellence, les heureux résultats qu'elle a produits, ont surpassé notre attente, et, fortes de notre expérience, nous la recommanderons comme la meilleure et la plus expéditive que nous puissions connaître. Plusieurs personnes de notre connaissance, et nous-mêmes qui écrivions fort mal et faisons le désespoir des compositeurs d'imprimerie chargés de faire connaître nos pensées, nous nous trouvons émerveillées aujourd'hui de notre talent : plus de pattes de mouches, plus de lettres carrées, illisibles ; nous défions aujourd'hui et les Roland et les Rossignol. Qui veut nous imiter, doit courir au passage de l'Opéra. En huit jours, M^r Audoyer aura fait son éducation calligraphique.



MÉLANGES.

Il est curieux de comparer quelquefois les mœurs de l'Amérique aux nôtres. Voici un récit assez piquant de la procession qui eut lieu le vendredi Saint de cette année à Rio-Janeiro. La procession sortit de l'église impériale à huit heures du soir, et n'y rentra qu'à dix heures et demie, après avoir parcouru une grande partie de la ville. C'est la Passion qu'on y représente. Quelques troupes ouvrent la marche, pour faire faire place, mais en général elles maintiennent peu l'ordre. Viennent ensuite, et en grand nombre, des petits enfans représentant des anges, et que nos françaises disent vêtus comme la petite fée Carabosse, dans le vaudeville de *Riquet à la houppe*. Ils ont des paniers comme elle. Ils ont de plus des ailes de gaze de la hauteur de deux ou trois pieds, qui font un cercle sur leur tête, ressortent en dehors à l'extrémité, et ressemblent à des ailes de zéphyr. La croix sur laquelle Notre Seigneur est censé avoir été crucifié la veille, est portée après eux; les juifs marchent après, puis les hommes qui portent le tombeau. Le dais sous lequel on le promène est en velours violet, brodé d'or; le tombeau est également couvert de velours violet magnifique, et brodé avec un éclat extraordinaire. Derrière le tombeau sont rangés des satellites, absolument habillés comme on suppose que pouvaient l'être les soldats qui entouraient Jésus-Christ. Des prêtres et des enfans habillés en anges comme les premiers ferment la marche. Avant de rentrer dans l'église, on fait monter un de ces enfans sur un gradin; il chante une hymne, et fait voir sur une toile, qu'il tenait roulée auparavant, Notre Seigneur tout ensanglanté. L'hymne chanté, l'on rentre dans l'église. Pendant la semaine sainte, presque toutes les femmes, à Rio-Janeiro, sont vêtues de noir. C'est la toilette de rigueur.

Deux Alsaciennes, au cotillon plus que court, à l'air passablement niais, couraient depuis longtems tout Paris, vendant des petits balais faits d'écorce d'arbres. Tout à coup, deux auteurs ont eu l'idée de faire porter leurs costumes fort originaux, sur la scène, et le théâtre des Variétés a eu une suite piquante à la galerie des mœurs populaires qu'elle offre au public. Les auteurs de cette bluette fort amusante sont MM. Gabriel et Brazier.

L'ouvrage de Catrou, intitulé *Mogol Dynasty*, contient, sur la toilette des dames mogoles, quelques détails qui ne peuvent être indifférens à nos lectrices; le voici textuellement :

« La chaleur du climat obligeant les femmes du harem de l'empereur du Mogol à ne porter que des vêtemens très légers, il y a, dans ce pays, quelques manufactures où l'on fabrique des tissus de soie d'une si grande finesse, qu'un ajustement complet ne pèse pas plus d'une once. Les femmes se couchent avec leurs vêtemens; elles en changent tous les matins, et ne se servent plus de ceux qu'elles ont portés une fois; chaque jour elles les choisissent d'une nouvelle couleur. Elles s'ornent d'une immense quantité de bijoux; le collet de leur robe est bordé de deux rangées de diamans, placées entre deux rangées de perles, et vient se croiser sur la poitrine. Leurs boucles d'oreilles et leurs bracelets sont d'une beauté surprenante; les doigts de leurs mains, de même que ceux de leurs pieds, que les sandales, leur chaussure ordinaire, laissent à découvert, sont chargés de bagues d'un grand prix. Les femmes de l'empereur du Mogol et les princesses ses filles, portent au pouce de la main droite, un petit miroir entouré de perles et enchassé dans un anneau, sur lequel elles ont sans cesse les yeux fixés; c'est là leur occupation habituelle. L'ornement qui leur sied le mieux, est une ceinture d'or, large de deux doigts, enrichie de pierres précieuses; de cette ceinture pend une sorte d'écharpe du même métal, parsemée de diamans, et dont les pointes sont terminées par des nœuds de perles : ce qui

est très surprenant, c'est que chaque femme a au moins six ou huit parures de perles.

Une pauvre femme écossaise étant sur le point de rendre le dernier soupir, le ministre qui l'assistait, lui demanda où elle désirait aller après sa mort : « Je m'inquiète peu de cela, lui répondit-elle. — Quoi, dit le ministre, il vous est indifférent d'aller en paradis ou en enfer. — Oui. — Mais si vous en aviez le choix, que préféreriez-vous du paradis ou de l'enfer? — L'enfer. — Êtes-vous folle; quoi, l'enfer! — Sans doute, n'est-ce pas là que sont tous mes parens? »

ANNONCE.

L'entreprise de la *Biographie universelle et portative des Contemporains* (1) se poursuit avec activité. Les sixième et septième livraisons, contenant la suite de la lettre B (BAR à BER), viennent d'être publiées. Les articles les plus saillans de ces deux livraisons sont : *Bastide, Bathurst, Bavoux, Beattie, Beauharnais, Beaumarchais, Beauzée, Beccaria, Béclard, Bellart, Belloc, Belzoni, Bentham, Béranger, Béraud, Berchoux, Bergami, Bernadotte*, etc. De notables améliorations se sont encore remarquer dans l'exécution du travail, et nous savons de bonne source que les éditeurs ont pris des mesures efficaces pour rendre l'ouvrage entièrement digne de la confiance et de l'intérêt du public et des souscripteurs.

(1) On souscrit au Bureau de la Biographie, rue St.-André-des-Ares, n° 65, près le passage du Commerce; et chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib., rue Richelieu, n° 67.

A ce Numéro sont jointes les Planches 402 et 403.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.